



CHAPITRE XX

Saturnales de nègres. — Les forgerons. — Vounyamouési au repos. — Les séductions de la sultane de N'Disia. — Villages, plaines et porrys. — L'orage gronde. — Désertions. — Vains efforts. — Le kirangozi est mis aux fers. — Seul !

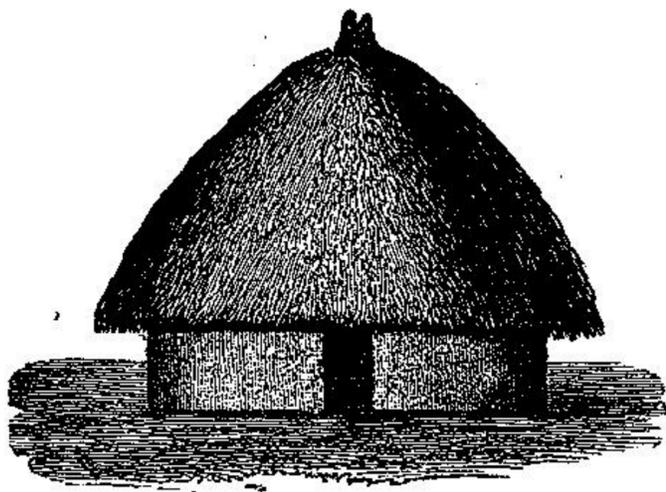


GANDA, la capitale du pays, est une bourgade riche et très peuplée; son territoire est très étendu, fertile et bien cultivé; on y voit des rizières, de plantureuses bananeraies, des champs de maïs, de moutama, de patates douces, des bœufs, des chèvres, et l'on y trouve du beurre et du lait. Le sultan du lieu est un être fort original et d'une physionomie absolument différente de celle des naturels : il porte une moustache noire très fournie, et — chose inouïe chez un nègre — une impériale parfaitement bien dessinée. Lorsqu'il nous a rendu visite, il était coiffé d'un képi de capi-

taine de tirailleurs algériens, bleu de ciel, à galons d'or, provenant sans aucune doute du pillage de l'expédition des missionnaires français massacrés récemment par les Rougas-Rougas des alentours.

Dans mes rapports officiels et dans d'autres travaux relatifs à cette question, j'ai longuement attiré l'attention sur la contrée de l'Ougounda, dont le sol est fécond et les habitants industriels : ce pays m'a semblé dès l'abord merveilleusement placé pour y établir un poste hospitalier dont l'utilité serait grande pour les caravanes qui se rendent au lac; les indigènes eux-mêmes, disais-je, verraient volontiers la présence des Européens chez eux,

car la venue de ces derniers leur assurerait non seulement un trafic rémunérateur des produits du sol, mais aussi une défense contre les audacieuses incursions des Rougas-Rougas du Nioungou.



HUTTE DE L'OUNYAMOUÉSI.

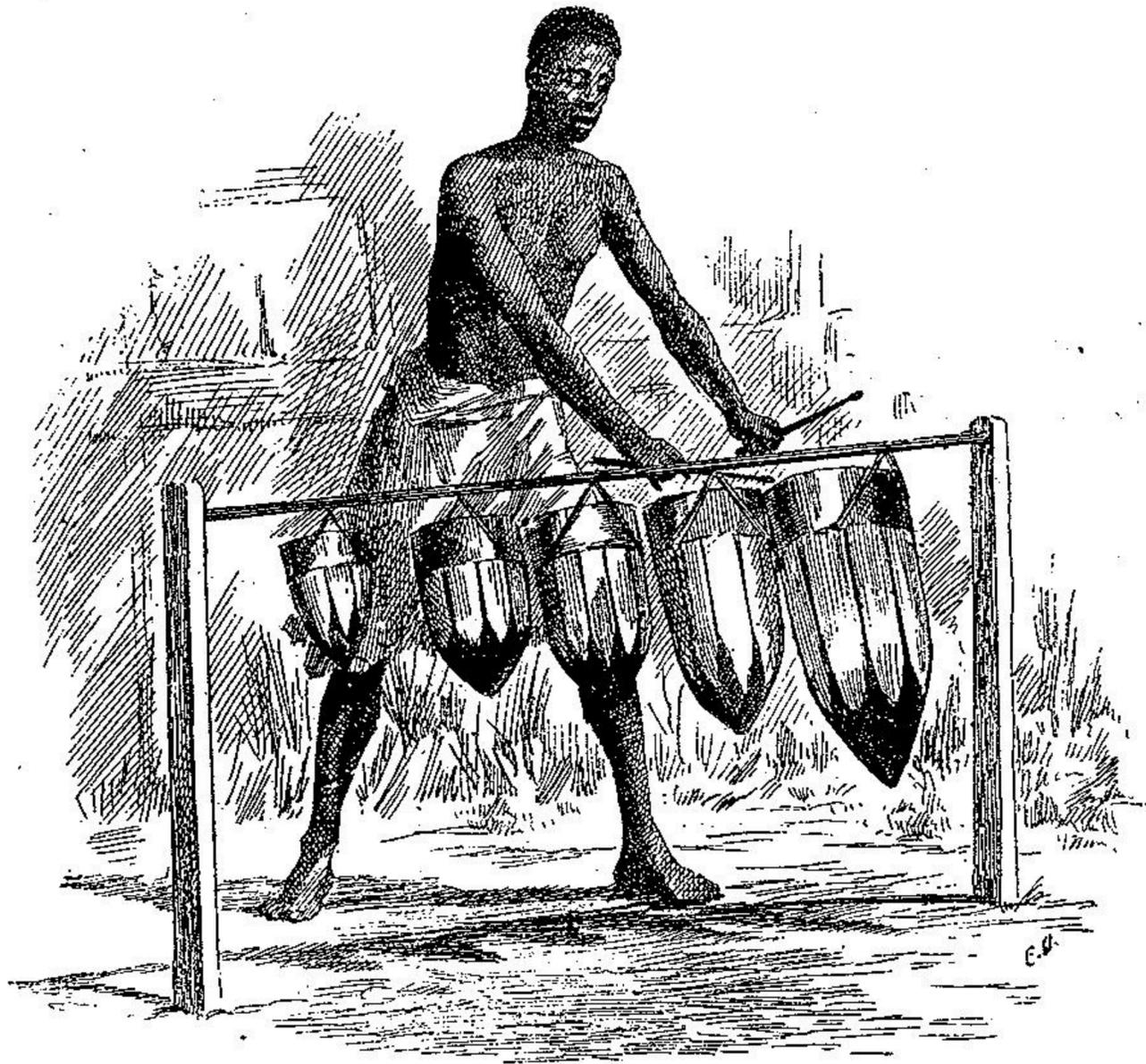
J'ai été heureux d'apprendre plus tard que le comité allemand de l'Association internationale africaine a pris mes notes en considération : une expédition sous les ordres de mon ami le baron von Schoeler, que je rencontrai

dans l'Ougogo lors de mon retour et à qui je communiquai mes vues à cet égard, s'est rendue dans l'Ougounda, s'y est arrêtée et y a établi une station qui a rapidement prospéré ainsi que je l'avais prévu.

Comme dans tous les centres riches et peuplés, à Ganda le libertinage et l'ivrognerie font malheureusement de cruels ravages parmi la population nègre. On sait que les caravanes n'importent aucune espèce de spiritueux dans ces contrées : c'est un des bienfaits de l'influence musulmane; seulement, en maints endroits, les habitants trouvent moyen de s'enivrer brutalement à coups de pombbé, cette bière indigène obtenue par la fermentation du sorgho.

A certains jours, les principales demeures sont littéralement transformées en brasseries : dans la grande salle intérieure ou dans la cour entourée d'une véranda, sont alignées le long du mur d'énormes jarres de terre renfermant la pétillante liqueur; sans qu'il soit besoin de lui en faire aucune invitation, le premier venu entre, s'accroupit devant l'auge, y boit à grands traits ou y puise à l'aide de bols en paille tressée; tout en s'abreuvant, il jase, rit, discute, et, les têtes s'échauffant, bientôt le tumulte et les cris servent d'enseignes vivantes à ces antres où l'on festoie.

Lorsque l'ivresse commence à se répandre dans le village, on voit se produire des intermèdes empruntés aux plus extravagantes folies carnavalesques : affublés d'oripeaux, des hommes vont, viennent, courent en tous sens, en soufflant vigoureusement dans de longs tubes qui rendent des sons



ORCHESTRE MNYAMOUÉSI.

de trombone ; d'autres se déguisent en animaux dont ils s'attachent la dépouille sur le corps et dont ils imitent les cris ; ce tintamare va crescendo et ne tarde pas à devenir un assourdissant charivari qu'accompagnent des contorsions, des grimaces, des scènes comiques qui dégénèrent elles-mêmes en indécentes saturnales.

Toutefois, chez le nègre il n'y a point de fête sans danse : c'est là un accompagnement obligé de toute réjouissance publique ou privée, c'est une nécessité, une passion ; bientôt le bruit du tambour électrise les buveurs étendus auprès des jarres à moitié vides, et qui, la paupière lâche, plissée, et l'air hébété, semblent près de succomber à une lourde ivresse.

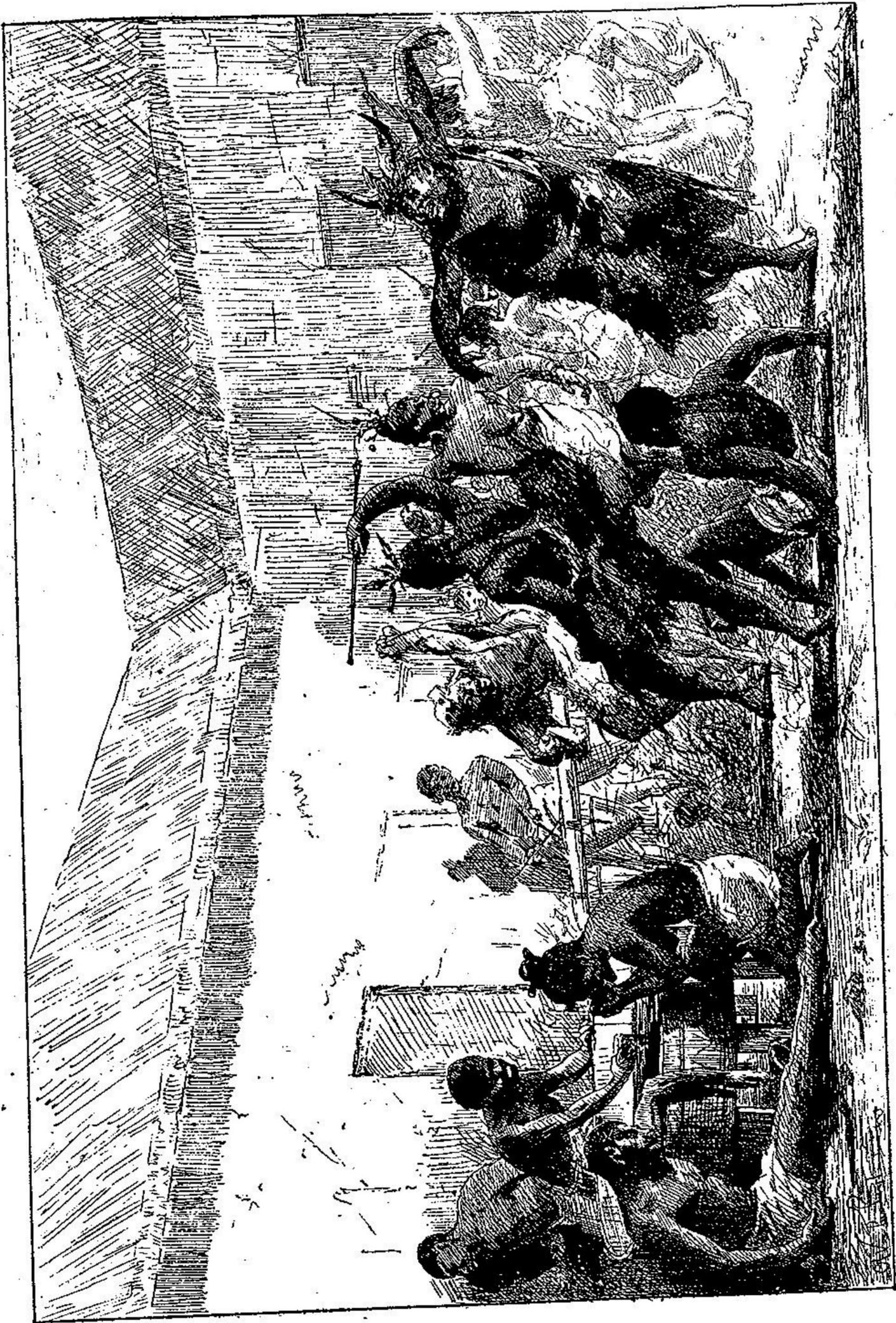
L'orchestre mnyamouési se compose le plus généralement de cinq tambours de dimensions diverses, partant de sonorités différentes, appendus en ligne à une potence horizontale ; debout, un grand diable de nègre exécute à lui seul sur ces instruments les variations les plus échevelées.

A cet appel, hommes, femmes, enfants, transportés d'une véritable frénésie, bondissent, sautent, dansent avec fureur, frappant des mains, chantant, hurlant à tue-tête ; parfois de ces noires poitrines nues s'échappe un cri strident, c'est le coup d'éperon : comme une cavale irritée, la sarabande se précipite, le rythme s'accroît, la cadence redouble ; c'est un tournoiement, un vertige, une folie, et ces saturnales se poursuivent ainsi pendant des heures entières, jusqu'à ce qu'épuisés, demi-morts, ces malheureux tombent pêle-mêle, vaincus par la plus grossière orgie.

C'est là un côté bestial de cette race qui, je me hâte de le dire, possède cependant des qualités réelles ; et, je l'ai souligné déjà, peu de nègres travaillent comme le Mnyamouési, non seulement à la terre, mais à à une foule d'industries qu'on est surpris de rencontrer dans ces villages barbares. C'est ainsi qu'ils parviennent à fabriquer de leurs propres mains des outils en fer, spécialement des houes, leurs seuls instruments de labour.

Le forgeron mnyamouési se sert d'une dalle de granit pour enclume, et, comme marteau, il prend une autre pierre ou une masse de fer ; son soufflet consiste en deux peaux cousues lâchement sur des troncs d'arbres creux, et qu'un souffleur élève et abaisse rapidement à l'aide de petits bâtons ; passant par un tuyau en bois, l'air se trouve envoyé de la sorte sur un foyer où le métal est chauffé, prêt à être battu.

Avec ces moyens primitifs le Mnyamouési se forge des lances, des pointes de flèches, maints objets d'ornementation, de ménage et d'agriculture, mais surtout, je le répète, des houes en fer larges et recourbées, ayant la forme d'un as de pique, que l'on enchâsse dans un manche de bois et qui servent à remuer la terre ; c'est même avec ces derniers outils, faits dans l'Ounyanyembé, que les caravanes descendantes acquittent le tribut de passage dans l'Ougogo ; comme les habitants de ce dernier pays cultivent beaucoup le sol, ils ont la sagesse d'exiger de la part des expéditions en retour vers la côte, et qui partant ne sont plus riches en étoffes, ces utiles



SATURNALES DES NÈGRES

instruments aratoires dont les Vounyamouési de Taborah se sont fait une spécialité.

Cependant, depuis notre entrée dans l'Ougounda, les marches sont redevenues normales, et les distances franchies sont souvent grandes. Avec les Vounyamouési, du reste, il n'est pas d'usage de s'arrêter au bout de chaque heure pour souffler pendant quelques instants, comme font les Zanzibarites; le Mnyamouési fournit aisément en une seule traite des étapes de trois à quatre lieues sans arrêt; seulement, quand arrive le moment de la pose, il tient à la faire durer longtemps : il aime alors à s'asseoir, à se dorloter un peu, à fumer son chanvre, à siffler, chanter, rire, causer, à glapir ou hurler, à imiter le chant des oiseaux, le cri des bêtes féroces, jetant au vent des mots sans suite, se livrant à un babil à jet continu.

« Je suis une girafe !

— Et moi un âne !

— Et moi un zèbre !

— Je suis éléphant !

— Je suis lion ! »

Et du geste et de la voix ils singent à merveille ces animaux, en pouffant de rire comme des enfants.

Le pays que nous traversons est sain; malheureusement les abords des villages sont transformés en marécages par les habitants eux-mêmes qui s'efforcent de faire séjourner les eaux le plus longtemps possible dans les sillons de leurs rizières et de leurs champs de moutama; car ces deux cultures nécessitent de grands soins et une humidité continuelle à la racine; c'est pourquoi il est tant de régions où on ne les rencontre point, témoin toute la vaste contrée entre le littoral et l'Ounyanyembé; aussi le voyageur ne doit-il pas hésiter à emporter avec lui d'amples provisions de riz : c'est la providence de l'Européen en Afrique. Quant au maïs, sa culture n'exige aucune préparation : on jette le grain en terre, il germe, croît, s'élève, et donne un bel épi qui n'a besoin pour mûrir que des brûlantes caresses du soleil.

Ces villages sont séparés les uns des autres par un porry : le nègre appelle ainsi la forêt, mais ce n'est point la forêt que l'on pense, avec sa végétation luxuriante, ses sous-bois mystérieux, sa poussée puissante pleine de sève et de jeunesse; non, non, le porry est planté d'arbres maigres et rabougris, de miombos au tronc double dont la tête seule est garnie de feuilles petites et clairsemées : on dirait d'une suite de parasols chinois versant une ombre avaricieuse, sans fraîcheur aucune, sur un sol que ne

réjouissent ni buisson ni hallier, pas même le moindre fourré; c'est une nature sèche, nue, monotone et triste comme un coin de désert.

Deçà et delà, déchirant ces immensités boisées, quelque belle plaine se déroule néanmoins, trahissant le voisinage d'un cours d'eau; alors aussi reparait le gibier, plus rare cependant que dans l'Ousagara, la vraie patrie des grands troupeaux de buffles et de zèbres, comme l'Ougogo est celle des autruches et le Mgounda-Mkali celle des éléphants.

Le district de N'Disia, où nous arrivâmes le 10 mai, est gouverné par une sultane dont les allures, je dois le confesser, sont réellement surprenantes: peu soucieuse de sa dignité et bien qu'elle jouisse d'un pouvoir considérable, elle affecte un mépris absolu des convenances les plus élémentaires.

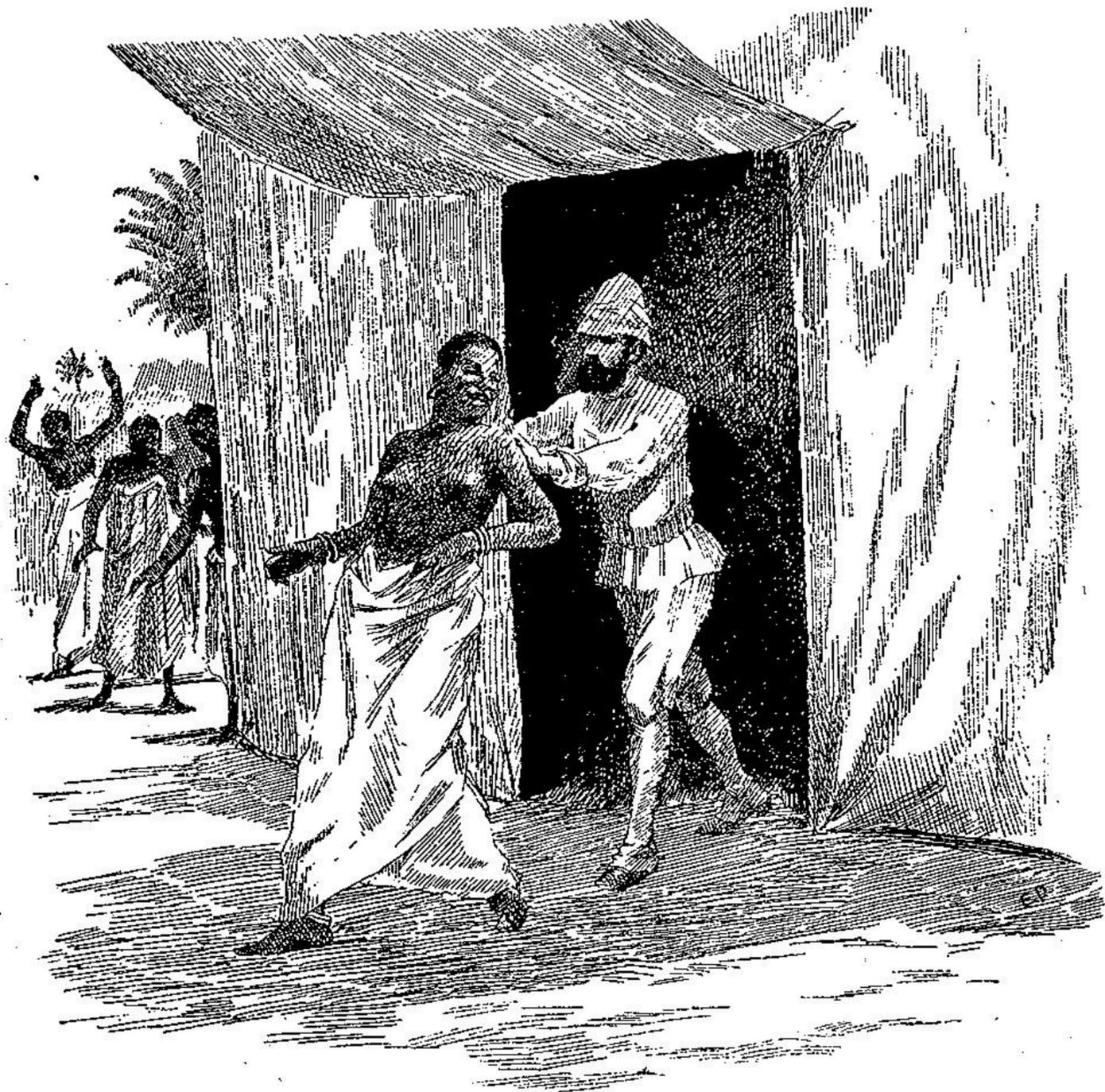
Elle vint en personne nous rendre visite, ce dont nous fûmes d'abord flattés, et, pour lui témoigner notre satisfaction, nous lui fîmes sur l'heure quelques gracieux présents qui la mirent en joie; dès lors sa familiarité en connut plus de bornes: se croyant chez elle sous ma tente, elle se coucha par terre, me demanda du tabac, et, causant, riant, gesticulant, oubliant toute décence, elle détruisit en moi ce qui me restait d'illusion sur la valeur de la royauté nègre.

Dans les premiers moments je la laissai faire, car en Afrique on s'habitue aux choses les plus baroques; mais quand elle s'enhardit au point de vouloir toucher à tout, fumer dans ma pipe et boire dans mon verre, quand enfin — le dirai-je? — je n'eus plus aucun doute sur ses projets de séduction, je levai brusquement la séance et, sans autre forme de galanterie, la poussai par les épaules hors de chez moi. Sa Majesté ne m'en tint pas rancune, elle n'en fut aucunement froissée, et, démasquant deux rangées de dents blanches, sa bouche me sourit gracieusement en m'envoyant un dernier: « Yambo, mousoungou. »

Pourtant elle continua à rôder aux alentours, et il paraît, — on me l'a dit, mais je n'en veux rien croire, — il paraît que, nouvelle Théodora, elle s'en fut vers notre nyampara, Mohanda, qu'elle incendia de ses charmes. Pour préparé que l'on soit en Afrique à tout événement extraordinaire, j'avoue cependant que l'hospitalité comme l'entend la sultane de N'Disia est une originalité un peu excessive, et que pour raconter les fastes de son règne les historiens de l'avenir feront sagement de n'écrire qu'en latin.

C'est à partir de ce district de N'Disia que nous avons abandonné l'itinéraire suivi avant nous par Cambier; la nouvelle route que nous prîmes et qu'aucun Européen n'avait encore parcourue, se dirige d'abord plein ouest; elle est plus courte et devait, nous assurait-on, nous faire éviter le village mal famé de Mrimo.

Au départ de la capitale de N'Disia, le sentier se déroule en plein porry ; nous contournons ensuite les villages de Zimbisi, très populeux et remarquables par leurs fertiles rizières et leurs superbes plantations de bananes ; puis nous gagnons Wakatoundou, après quoi, rentrant sous bois, nous traversons des immensités désolées où apparaissent partout les vestiges de



LA SULTANE DE N'DISIA.

la cruauté des Rougas-Rougas : des huttes incendiées, des ossements humains épars ; on nous signale, en effet, des bandes de malfaiteurs dans le voisinage.

Plus tard, nous passons au grand district de Zimbili qui compte six villages bien fortifiés, avec fossés, estacades, bastions ; décidément le pays

où nous entrons n'a rien à envier au Mgounda-Mkali : comme là-bas, il est visible que l'homme ne voit ici dans son semblable qu'un ennemi féroce dont il se doit garer s'il tient à sa vie et au bien qu'il possède.

Et l'on dit que le sauvage naît avec de bons sentiments au cœur ! Que ceux qui écrivent cela aillent donc passer quelques mois dans les porrys de l'Ougounda, au milieu de ces douces peuplades primitives : ils en reviendront édifiés et convertis, — s'ils en reviennent.

L'étape du lendemain nous mena à Sewakadéfou. Dans ces villages, les vivres sont abondants, les cultures soignées, et les récoltes précieusement remisées dans d'immenses *lindos*, sorte de grands tonneaux faits d'écorce d'arbre qui forment d'ingénieux greniers à grains.

A Kakoma, où nous arrivâmes le 13 mai, une grave effervescence se produisit dans le camp à l'heure de la couchée ; déjà, depuis plusieurs étapes, les porteurs avaient paru soucieux, mécontents, craintifs ou effrayés ; dans l'air il y avait comme un nuage de révolte. Ce soir-là, pour fêter la lune croissante, les Vounyamouési qui à leur fétichisme joignent une forte dose d'Islamisme, — ce qui chez eux, du reste, est bien porté et de bon ton, — les Vounyamouési se livrèrent à des chants, à des danses entremêlées de discours incendiaires et de palabres irrités, qui durèrent toute la nuit.

Le lendemain, — il fallait s'y attendre, — ils déclarèrent ne pas vouloir marcher, mais, sur la menace de faire enchaîner les récalcitrants, ils se soumirent et la caravane s'ébranla,

L'étape fut longue ce jour-là. Au début, le sentier contourna les deux petits villages de Kakoma, puis nous rentrâmes pendant une heure sous bois ; nous débouchâmes alors dans une grande plaine plantée de hautes herbes et de quelques rares bosquets touffus. Tout à coup, entendant pousser des cris stridents, je fis arrêter la caravane en tête de laquelle je marchais ; je vis alors les askaris bondir dans les herbes et s'emparer d'un homme qui s'y tenait caché. Nous courûmes à eux, Roger et moi, et, arrivant au moment où ils voulaient fusiller le pauvre hère, nous fîmes abaisser les armes et procédâmes à son interrogatoire.

Il déclara avoir eu peur de nous ; mais les soldats assuraient que c'était un bandit, un Rouga-Rouga, sans quoi, disaient-ils, il se serait tenu sur le sentier au lieu de se blottir ainsi dans les jungles. N'importe, eût-il été un malfaiteur, sa culpabilité n'était pas suffisamment établie pour que nous pussions permettre cette exécution sommaire, et, sur nos injonctions formelles, l'homme fut mis en liberté. Je me suis souvent demandé plus tard si, par une injustice du sort, notre bonne action ne nous a pas porté malheur, en ce sens qu'elle a peut-être été une des causes indirectes de notre désastre.

Nous mîmes deux heures pour traverser cette campagne désolée ; puis, le sentier continua à serpenter tantôt dans le porry tantôt dans les vertes prairies ; partout la tsétsé abondait et nous en fûmes affreusement tourmentés. Mais le sol est fertile, l'air salubre, en un mot tout concourt à faire de ce pays un endroit charmant ; pourquoi faut-il qu'ici encore les Rougas-Rougas aient de leur sceau fatal marqué cette belle contrée où pas un village n'ose s'élever, où n'apparaît aucun vestige de culture ?

Au bout de cinq heures de marche, nous atteignîmes Kissindeh où nous décidâmes de séjourner vingt-quatre heures afin d'y faire des vivres ; et, comme nous avions à cœur de tirer au clair les causes de mécontentement que l'on sentait sourdre au sein de la caravane, nous rassemblâmes un conseil où furent appelés le nyampara et le kirangozi.

Mohanda, qui depuis quelque temps donnait des preuves évidentes de faiblesse, se mit à bredouiller un discours tendant à nous persuader qu'il était innocent ; comme il cherchait à s'excuser alors que nous ne l'accusions de rien, nous pûmes facilement en conclure qu'un complot se tramait et qu'il n'y était certes pas étranger.

Quant au kirangozi, d'un air délibéré il exprima, au nom des hommes, la profonde aversion que tous éprouvaient à traverser une contrée où l'on annonçait la guerre comme étant imminente.

« Le porry est rempli de Rougas-Rougas, ajouta-t-il, et nous allons être assassinés. »

Comme conclusion, logique d'après lui, il demanda le paiement de la seconde moitié de solde due seulement à l'arrivée à Karéma ; à cette condition-là, les Vounyamouési consentirent à continuer le voyage.

Nous refusâmes net, comme bien on pense ; et, déclarant que le premier mutin, fût-il nyampara ou kirangozi, serait mis aux fers, nous levâmes la séance.

Puis j'appelai Mabrouki :

« Tu m'as dit, pendant l'étape d'aujourd'hui, que les Vounyamouési paraissent mécontents ?

— Ils ont peur.

— Peur ! mais de quoi ? bon Dieu ! Sur toute la route on ne rencontre que quelques zèbres et beaucoup de mouches.

— Ils ont peur de la guerre.

— Qui donc parle de guerre ?

— Tout le monde. Vous en riez, maître, mais dans chaque village où nous passons on répète tout bas : « Les hommes blancs vont se faire tuer. »

— Et qui nous menace ?

— Les Rougas-Rougas.

— Encore ?

— Certes ; et ce ne sont plus seulement les hommes du Nioungou...

— Ah !

— Il y a aussi les autres... »

Et de la main il me montrait le nord, en murmurant tout bas :

« Mirambo. »

Je me mis à rire, ce qui parut le scandaliser sérieusement ; et, continuant :

« Ainsi, tu crois, fis-je, que Mirambo est en guerre ?

— J'en suis sûr, maître. Dans plusieurs hameaux que nous avons traversés ces jours-ci, déjà ses émissaires avaient passé en avant-coureurs de l'armée.

— Il descend donc vers le sud ?

— On dit qu'il va chez Simba. Mais certainement sur son passage il massacrerait tout.

— Et tu as peur, toi, Mabrouki ?

— Oui, maître ; mais moi du moins je resterai près de vous.

— Tu veux dire que les autres...

— Ah ! c'est miracle qu'ils ne soient pas déjà tous partis. Dans une contrée où l'on se tue, n'essayez pas, maître, de marcher avec des Vounyamouési.

— Mabrouki, retourne près des porteurs, et, avec eux, tu m'entends, je t'ordonne de rire de ces frayeurs ; dis-leur qu'ils sont des femmes ; fais-leur comprendre surtout qu'avec nos fusils nous n'avons pas à redouter les chances fatales d'aucun combat, et d'ailleurs ces rumeurs sont des contes, rien de plus. »

Cette conversation nous avait révélé l'état des esprits, et il y avait trop longtemps que nous vivions en compagnie des nègres pour ne pas mesurer la gravité de ces événements qui d'un jour à l'autre pouvaient éclater. La nuit fut mauvaise : ni Roger ni moi nous ne prîmes de repos tant notre préoccupation était grande. Au dehors, les Vounyamouési, visiblement démoralisés, s'étaient répandus dans les casés, ou, par groupes, discutaient dans le camp les dangers du voyage. Point de tumulte cependant, nul indice de mutinerie : ce n'était pas l'insubordination, c'était la terreur qui planait dans l'air.

Dès l'aube, nous fîmes plier les tentes, et le tambour donna le signal du départ ; timides, quelques porteurs seulement se présentèrent, quand nous vîmes s'avancer Mohanda qui, balbutiant :

« Maîtres, nous dit-il, une escouade de quarante-six hommes avec Mtuale pour chef de file, a déserté dans la nuit. »

La foudre tombant à nos pieds ne nous aurait pas émus davantage, et, pour ma part, je ne sais comment je m'y suis pris pour ne pas étrangler ce nyampara dont le manque de fermeté nous avait évidemment perdus; nous lui accordâmes une demi-heure de grâce pour ramener les fuyards, après quoi il payerait pour tous.

Entre-temps, Roger et moi nous allâmes chez le sultan du lieu pour essayer d'obtenir des porteurs parmi les gens de son village. Ce chef est âgé; comme la plupart des potentats nègres il est très peureux, et c'est en tremblant de tous ses membres qu'il nous vit entrer chez lui : décidément, ces souverains doivent avoir la conscience terriblement chargée !

Flatteries, promesses, menaces, nous mîmes tout en œuvre pour qu'il nous procurât des pagazis; vains efforts : il nous assura qu'en ce moment aucun de ses sujets ne consentirait à voyager.

« D'abord, ils doivent rester ici pour défendre leurs foyers, nous dit-il; et puis jamais mes hommes ne voudraient se mettre en route lorsque sévit la guerre. »

Nous dissimulâmes de notre mieux le chagrin poignant que ce refus nous causait, et nous regagnâmes le camp; là, notre surprise fut grande en apprenant que M. Cadenhead venait de partir avec sa caravane de Zanzibaites, emmenant avec lui huit des askaris de Carter qui servaient d'escorte à la nôtre; les quatre soldats qui nous restaient étaient malades ou infirmes. Persuadés qu'il y avait là malentendu, nous dépêchâmes Mabrouki derrière lui; il nous répondit alors par écrit qu'il regrettait de ne pouvoir nous être d'aucun secours, car ses instructions lui prescrivaient de rejoindre sans aucun retard son chef Carter, et, partant, il lui était impossible de s'attarder en route à cause de nous.

Sur ces entrefaites, le nyampara Mohanda ne revenant point, nous envoyâmes à sa recherche, et, soit qu'il se fût enfui, soit que, effrayé de la responsabilité qu'il avait encourue, il se tint caché aux alentours, toujours est-il qu'il resta introuvable.

Nous résolûmes alors de scinder l'expédition : Roger resterait à Kissindeh avec la majeure partie des charges et quelques hommes pour la défense, tandis que je me porterais en avant jusque chez Simba, à quatre jours d'étape, pour en ramener des pagazis.

Le lendemain, de bonne heure, accompagné des débris de la caravane, je dis adieu à mon compagnon et continuai seul la marche en avant.

Aux abords de Kissindeh, les cultures sont peu étendues, et nous ne tar-

dâmes pas à entrer dans le porry où nous fîmes la rencontre d'un petit groupe d'indigènes venant de Karéma, porteurs du courrier de Cambier et de Popelin; ils me dirent qu'on nous attendait impatiemment là-bas, et, interrogés sur la distance, ils nous affirmèrent qu'il fallait de dix à douze jours de marche pour atteindre Karéma; avec un peu de bon vouloir chez les hommes, nous étions donc à la veille de toucher au port.

Vers midi, nous entrâmes dans une grande plaine qui borde la rivière du Gombé méridional dont nous effectuâmes le passage à gué en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture. A cette époque, les prairies avoisinantes sont encore submergées, le courant du Gombé est très fort et sa profondeur considérable; mais plus tard, dans la saison sèche, la rivière n'offre plus en cet endroit que l'aspect d'un chapelet d'étangs.

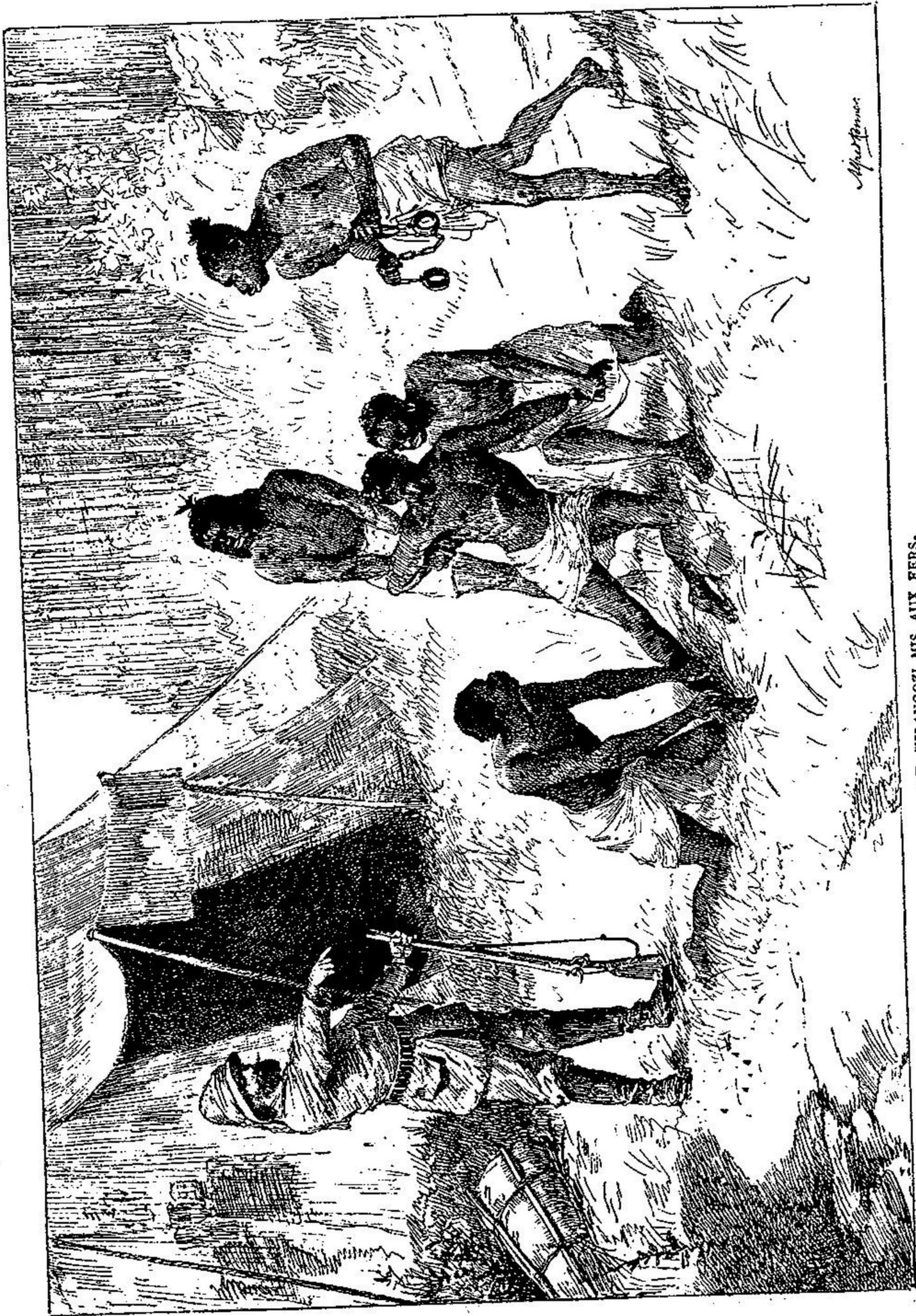
Au delà du passage, nous trouvons des vestiges d'anciens camps formés par des caravanes arabes, mais nulle trace de village aux alentours : c'est ce qu'on appelle un m'toni, et nous y établissons la couchée. Quelques pêcheurs nous apportent des poissons, hors cela, rien à trouver en fait de vivres; ces naturels sont craintifs : il est visible qu'aucun blanc n'a encore passé par là; ils nous parlent d'un grand village que nous rencontrerons demain et qui s'appelle Kabambagouzia.

Dès six heures du matin, le camp est levé et je fais donner le signal du départ; le sentier se déroule de nouveau à travers plaines et porrys et sous la réverbération aveuglante d'un soleil de feu. Les hommes marchent mal, se plaignent de la route, des fardeaux, et manifestent des terreurs que rien n'explique pourtant; mais ils comprennent aussi qu'il n'y a pas à hésiter, que je suis décidé à sévir sans pitié à la première velléité d'insurrection, et l'étape se continue. A dix heures, nous sortons du bois et nous arrivons au milieu des cultures dont Kabambagouzia est entouré.

Nous y campons; et c'est à partir de cet endroit funeste que l'ère des tribulations et des malheurs s'est réellement ouverte pour moi.

C'était jour du pocho, c'est-à-dire de la paye des cinq jours, et, la distribution faite, le kirangozi, chargé de ce soin, me déclara au nom des hommes que, vu les dangers dont la route est semée, ils exigeaient une augmentation de cinq dotis par tête, payable de suite, ajoutant que si cette augmentation leur était refusée ils ne marcheraient pas demain.

Je compris alors ce qu'en pareille occurrence il avait fallu à Cambier de patience et d'empire sur lui-même pour ne point brûler la cervelle à ces nègres impudents; comme lui, je dus me contenir; mais, sur l'avis de Mabrouki qui m'assura que cette demande cachait un plan arrêté de désertion prochaine, je n'accordai pas cette augmentation de salaire que rien



LE KIRANGOZI MIS AUX FERS.

ne justifiait, et je rendis le kirangozi responsable des événements en lui déclarant qu'il serait le premier puni en cas de désobéissance de la part des hommes.

Le jour suivant, aux premières lueurs de l'aube, je fis battre le rappel ; mais au même moment Mabrouki vint m'apprendre que quinze hommes avaient déserté pendant la nuit.

Il serait difficile de décrire la colère à laquelle je fus alors en proie ; à l'instant je fis appréhender le kirangozi qui fut mis aux fers ; puis je me rendis auprès du sultan à qui j'offris des cadeaux princiers s'il voulait me donner des porteurs ; mais, à l'instar du chef de Kissindeh, il me prouva l'impossibilité où il se trouvait de me satisfaire. Énervé, vaincu par la fatalité, je rentrai dans ma tente et, sous l'empire d'une réaction produite par un accès de fièvre, pour la première fois je me sentis découragé ; et, de fait, tout m'accablait au moment même où j'allais atteindre le but : je me trouvais arrêté à trois jours de chez Simba, à dix étapes de Karéma ; alors que j'avais avancé victorieusement pendant quatre mois, marchant toujours, traversant les plus inhospitalières régions, ayant triomphé de tout, je me voyais ainsi arrêté en arrivant au port.

Mais je n'étais pas au bout de mes peines.

Le lendemain arriva un mot de Roger qui me pressait de revenir sur-le-champ à Kissindeh ; mon pauvre ami souffrait d'une ophtalmie et la fièvre était venue compliquer son mal ; n'ayant rien pour se soigner, il émettait l'idée de s'en retourner à Taborah, auprès du docteur Van den Heuvel.

Sans hésiter, je partis aussitôt, emportant avec moi autant de charges qu'il m'était possible, laissant le surplus sous la garde de Mabrouki à qui deux jours plus tard je renvoyai mes porteurs afin d'enlever le reste des marchandises pour les concentrer toutes à Kissindeh.

Je fis la route en tirikésa, c'est-à-dire les deux étapes en une seule, et, en arrivant, j'eus le chagrin de trouver en effet mon brave Roger très souffrant ; mais, comme mû par le pressentiment des dangers et des ennuis qui me menaçaient, mon fidèle ami hésita longtemps avant de se décider à partir : il lui répugnait de me laisser seul. Je combattis sa résistance et, la raison l'emportant, il quitta Kissindeh le 28 mai, accompagné de quelques hommes, et reprit la route de Taborah. Je le conduisis jusqu'à la limite du porry, et là nous nous séparâmes, le cœur rempli de bien tristes pensées.

De retour sous ma tente, je traçai à la hâte des lettres pour Cambier et Popelin, les informant du désastre et leur demandant de m'envoyer

en hâte des gens de la station de Karéma ; pour expédier ce courrier, je dus encore me priver de quelques-uns de mes derniers fidèles, et je leur enjoignis de faire la route sur l'aile du vent.

N'importe, en supposant même qu'ils fissent le trajet en six ou sept jours seulement, et que le renfort attendu n'en mît pas davantage pour arriver, cela exigerait au moins deux semaines d'attente dans ce pays où grondait la tempête, où l'on signalait l'approche des hordes de Mirambo, et où, pour défendre un lot de marchandises représentant d'immenses richesses, je n'avais autour de moi que cinq ou six nègres sur qui je pouvais compter.

Je ne me faisais aucune illusion sur le sort qui m'attendait ; mais cette caravane, avenir de la mission Popelin et son unique ressource, m'avait été confiée, et j'étais bien résolu à la remettre intacte aux mains du capitaine, ou à périr en la défendant.

